

## « Comme une absence » : les territoires de l'art de Guillaume Toumanian

Il présente au musée d'Aquitaine et à la Maison éco citoyenne une succession d'images de forêts, délimitant un espace où ses souvenirs d'enfance dans ses Landes « adoptives » ont leur place.

Au musée d'Aquitaine, elles sont le temps suspendu. Elles sont des voyages réels et métaphoriques, des lieux d'entrée et de départ entre veille et sommeil, glissement entre le présent et le passé, le réel et l'imaginaire.

Dans cette série intitulée « bord de route » débutée en 2005/2006 il n'y a pas de personnages. Guillaume Toumanian peint leur absence, l'espace qu'ils laissent derrière eux.

Ses tableaux sont remplis de choses et témoignent pourtant d'un vide, d'un malaise en creux, d'une sorte d'absence. C'est une impression que le peintre rend palpable et concrète.

Regarder ses peintures, c'est presque ressentir l'exil. Guillaume a appris le silence de la peinture, le silence des images.

L'acte de peindre, c'est un voyage que l'on entreprend chaque jour avec ses propres histoires à raconter. C'est l'évocation du temps immobile et suspendu des jours passés.

Ses peintures sont plus qu'une collection de souvenirs nostalgiques ou de beaux paysages, on perçoit presque une menace, un vide et de l'étrangeté, la crainte et l'incertitude.

Il nous renvoie à la symbolique des forêts vastes et mystérieuses qui matérialisent la frontière entre le connu et l'inconnu. Elles sont les frontières entre ce que l'on voit et ce que l'on entend, entre le réel et l'irréel, entre la lumière et l'obscurité, qui tendent à s'effacer. La canopée filtre la lumière, opposant la forêt à la puissance du soleil, elle devient le lieu où l'on se confronte symboliquement à ses peurs pour accéder à une véritable compréhension de soi.

La peinture est pour Guillaume un langage qui lui permet de découvrir ses sujets, de se perdre et de se retrouver. C'est autant un acte thérapeutique qu'une découverte de l'inconnu.

Sa peinture est un miroir, elle ne peut que refléter celui qu'il l'a peinte et elle est d'une envoûtante étrangeté. Tout est mêlé, les arbres, l'eau, les troncs à terre, les broussailles... ces paysages qui défilent sous nos yeux, dans le train, en voiture... sont inlassablement et puissamment rythmés. « Ces bords de route, qui malgré les traumatismes, proposent à chaque fois, à chaque moment, à chaque saison une nouvelle lecture » comme aime à le souligner le peintre.

Le peintre travaille à la peinture à l'huile sur toile. Il l'applique, à peine mélangée, à peine diluée d'abord en couches minces ; les reflets à la surface sont à moitié engloutis par un travail insistant sur la matière. Il sait peindre la lumière qui passe à travers les feuillages et rebondit sur les troncs d'arbres. On confond surface et profondeur, distance et proximité, matérialité et illusion.

Peindre des forêts encore et encore, le peintre se souvient de Monet, à sa série des paysages d'eau « les Nymphéas ». Comme lui, il multiplie les vues de ces univers forestiers sans horizon, ses mares ou ses étangs sans berges, ni rivages. Il faut élargir sa vision toujours et encore et pénétrer dans l'espace environnant, dans des jeux d'abîme et d'effraction et, partir à la dérive.

Il utilise comme point de départ la photographie pour mettre en image ses souvenirs ou ses expériences passées. Il s'en sert comme les peintres à la fin du XIXe siècle.

Guillaume est fasciné par Claude par ces grandes décorations de Monet, comme l'ont été les expressionnistes abstraits Sam Francis, Jackson Pollock, Mark Rothko et Joan Mitchell, et il plonge dans une image illimitée, qui englobe celui qui la regarde. Mais il est aussi « l'enfant des forêts » comme Théodore Rousseau et ses amis, qui, il y a une cinquantaine d'années, jeunes peintres paysagistes, conçurent l'idée, audacieuse alors, d'étudier la nature, et sac au dos, de quitter Paris pour aller à la découverte de la forêt de Fontainebleau. C'est l'invention de Barbizon des Corot, Chaigneau, Daubigny, Dupré, Diaz, Millet, etc... Ils découvrent le génie du lieu, la forêt, un atelier grandeur nature, ils vont sonder le visible et l'invisible.

La forêt des Landes est la géographie du regard de Guillaume. Il est habité par ce lieu qui exerce un travail de mémoire, sa peinture va réinventer ce territoire et le transfigurer.

Dans cette série présentée au Musée d'Aquitaine, il est le peintre des bleus. Il peint de très grands formats (150 x 350 cm) en camaïeu, jouxtant habilement l'outremer, le bleu céruléen, le bleu de cobalt, le bleu de Prusse et le turquoise. Le « bleuissement » lui fournit une image très utile pour

suggérer le mouvement de continuité et de diffusion qui existe entre les couleurs, et les matières. Il rend impossible les frontières précises et précipite l'envie de confusion.

L'artiste se dit influencé par n'hésite pas à évoquer l'univers pictural du peintre contemporain Peter Doig qui a séduit toute une génération d'artistes. Il aime ses « abstractions de souvenirs ». L'œuvre de cet artiste anglais britannique est présente dans tous les grands musées du monde. C'est une peinture paysagère belle et inquiétante qui pourrait être définie par la citation d'Edmund Burke, dans la recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau (1757) « Le sublime comprend traditionnellement une part d'effroi et de terreur ».

Le temps précipité à la maison éco citoyenne.

L'artiste part de photographies de paysages, prises en roulant dans une voiture ou en train. Après de longues observations et prises de vue, c'est le paysage qui bouge. Il s'agit pour le peintre de rendre le mouvement en un lieu unique, la toile, dans un temps, dans une durée que l'artiste ne maîtrise pas tout à fait : la durée du regard.

C'est le jeu de la couleur, de la lumière qui donne l'illusion du mouvement : c'est la dynamique futuriste, inaugurée en début du XXe siècle. Il fallait, pour les artistes, rendre le mouvement du point de vue d'hommes, ceux de notre époque, qui sont eux-mêmes entraînés dans les accélérations du monde. C'est aussi et surtout le jeu de la peinture car « si la vie d'un peintre consiste à gravir des talus escarpés pour s'approcher des hauteurs de la peinture, c'est qu'il doit considérer celle-ci comme un art gigantesque, capable de tout exprimer » comme le disait Paul Rebeyrolle que Guillaume Toumanian aime citer.

C'est donc le regard pressé de celui qui n'a pas le temps de s'arrêter, de contempler. Notre perception du paysage change, s'il est vu d'une automobile ou d'un train. Pour Guillaume Toumanian, c'est un film dont le début et la fin se trouvent bouleversés, la consistance des lieux est dissoute dans l'esthétique de la rapidité. Plus la vitesse est grande, plus l'horizon est lointain.

Ces photos, prises en roulant, laissent filer le mouvement, il se produit alors un flou, un léger tremblé qui peuvent tendre à l'effacement, pur et simple.

La photographie efface ou dilue ce qu'elle n'a pas eu le temps de figer.

Guillaume Toumanian va exploiter ce flou pour ses qualités plastiques. Son pinceau balaye énergiquement, de façon transversale, l'espace du tableau. Les touches, en camaïeu fauve, se noient dans la peinture, les images vacillent, s'estompent, c'est un paysage tremblé qui affleure à la surface de la toile.

J'ai aperçu, dans l'atelier, les dernières toiles de Guillaume Toumanian. Elles sont de grands incendies, des forêts rougeoyantes d'où surgit un personnage, quelque peu apeuré, effrayé, comme sorti de l'univers pictural de Munch.

Une forêt chasse l'autre, l'artiste continue son œuvre, irrésistiblement. Certains y verront l'Enfer de Dante, d'autres, la promesse d'un Paradis, sur les rives de l'Eunoé, celles-là mêmes peintes par Gérard Garouste (le chant 28 et 33 du Purgatoire de Dante). L'Eunoé est un fleuve inventé par l'écrivain, c'est le contraire du Léthé : boire son eau permet de se souvenir du bien.

L'artiste me confie vouloir passer à autre chose, clore la série. Sans lui faut-il embraser la forêt pour renaître en d'autres lieux, raconter d'autres histoires et retrouver de nouveaux territoires à peindre.

**Christine Bourel** , co-commissaire de l'exposition « *Natura Naturata* » Musée d'Aquitaine, Bordeaux